

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 50 fr.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

No 259. VOL. X. — SAMEDI 25 SEPTEMBRE 1847.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 47 fr. — Un an, 52 fr.
 Ab. pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Incendie des magasins des subsistances de la marine à Rochefort. — Une gravure. — **Revue agricole** — **Chronique musicale**. — **Théâtres**. — **Histoire de la semaine**. *Portrait de S. A. R. Mgr le duc d'Anjou; garde civique de Rome; Florence le 5 septembre.* — **Nouveaux chasses en Prusse**, par M. Louis Viardot. — **Courrier de Paris**. *Camp de Compiègne : poste avancé de cavalerie; vue du Camp; poste avancé d'infanterie; les dragons mettant*

s'était déclaré avec une violence effrayante dans les bureaux de cette administration, et menaçait d'envahir les magasins. Les troupes d'infanterie de marine, les pompiers et une partie de la population se sont portés sur les lieux du sinistre. Il a fallu tout d'abord faire la part du feu pour sauver les approvisionnements qui étaient le plus exposés à ses ravages. Malgré cette précaution, un grand nombre de sacs de farine ont été dévorés par les flammes; les archives et les livres de la comptabilité de l'établissement ont été complètement

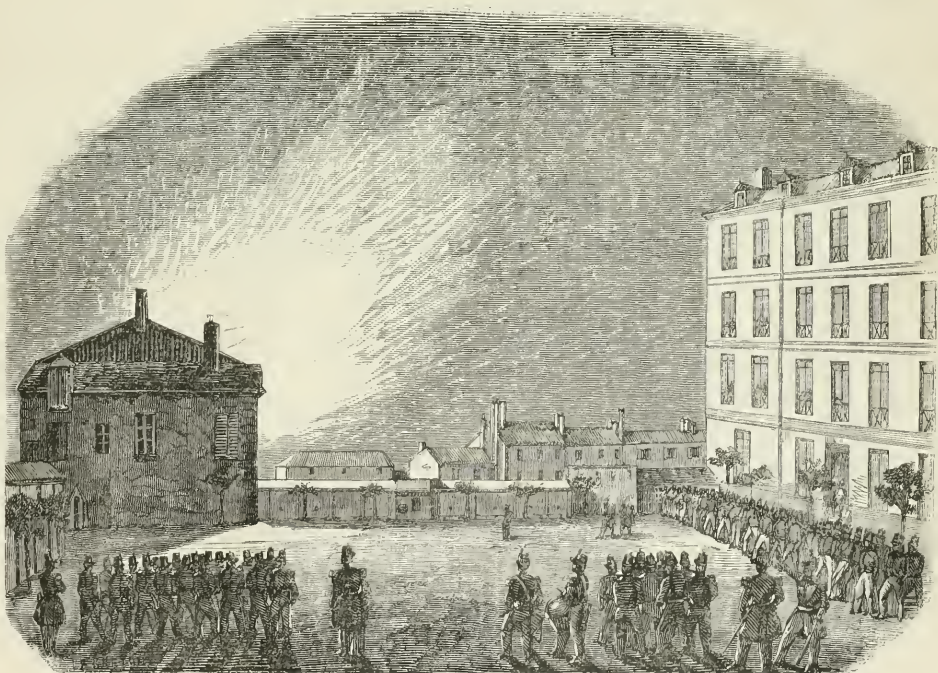
ignorer comment il a été mis, et s'il a été mis : tout ce que l'on sait, c'est qu'il a pris dans le local du contrôle. On assure pourtant qu'aucun foyer de cheminée n'avait été allumé dans la journée, ni même une simple bougie, pour cacheter des lettres. Une enquête, qui est commencée, expliquera peut-être le mystère.

Au-dessous des bureaux était le magasin du sel : tout l'approvisionnement a été submergé par l'eau des pompes et sera presque entièrement perdu.

rien; les dragons mettant pied à terre et s'emparant du village de la Chelle. — **La Casadami**. IV. Nouvelle, par M. O.-N. (Suite). — **Voyage de M. de Gasparin dans l'Amérique du Sud**. *Portrait de M. de Castelnau; portrait de Katama; Pirarucu, poisson de la rivière de l'Araguay; nids de termites ou fourmis blanches, sur la route de la Mantiguira (Brésil); monuments antiques élevés par les Incas, à Ancacota, dans les Andes (Bolivie); Danses des Bonnets chez les Chambias (Brésil); les îles de Chincha ou du Guan (Pérou).* — **Bulletin bibliographique**. — **Annales**. — **Modes**. — **Principales publications de la semaine**. — **Revue**.

CHANGEMENTS D'ADRESSE.

Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.



Incendie des magasins des subsistances de la marine, à Rochefort (17 septembre 1847, à minuit), d'après un croquis de M. Chades Van Tenac.

INCENDIE DES MAGASINS DES SUBSISTANCES DE LA MARINE À ROCHFORT.

Dans la nuit de samedi dernier, les habitants de Rochefort ont été réveillés par la générale que l'on battait dans toutes les rues. A ce bruit d'alarme, depuis longtemps inusité, les croisées et les portes s'ouvraient, et chacun se demandait avec inquiétude le motif de ce signal de ralliement. Bientôt la nouvelle s'est répandue que le feu était aux magasins des subsistances de la marine. En effet, un incendie

consommé. On n'a pu sauver que les papiers renfermés dans le cabinet du directeur des subsistances.

On ne comprend pas qu'à l'heure où l'incendie a éclaté, toute la ligne des magasins de la rue des Vivres n'ait pas été la proie des flammes; car le feu a commencé dans les bureaux, où il a trouvé une alimentation très-vive. On

Quelques personnes ont reçu des brûlures.

L'établissement des vivres de Rochefort a été bâti en même temps que fut fondé le port militaire par Louis XIV, et a coûté environ deux millions à construire. La restauration du pavillon incendié nécessitera une dépense de trente à quarante mille francs.

Histoire de la Semaine.

M. le maréchal Sault a envoyé au roi sa démission de la présidence du conseil ; M. Guizot le remplace dans ce titre.

Tandis que chaque jour les journaux anglais nous apprennent un nouveau sinistre sur la place de Londres, les feuilles espagnoles un nouveau caprice d'Isabelle, les feuilles italiennes une nouvelle solennité populaire, nos journaux de département, qui n'ont rien d'aussi triste, d'aussi gai, ou d'aussi gros événements à nous raconter, nous apportent chaque matin le compte rendu d'une nouvelle manifestation en faveur de la réforme électorale. Il est impossible de croire qu'il ne soit pas prochainement tenu compte de vœux émis avec autant d'ensemble, de persévérance et de modération. Après les votes de beaucoup de conseils généraux, ce sont les réunions d'électeurs et de citoyens, en nombre considérable, organisant des banquets réformistes. A Soissons, plus de cinq cents convives ont porté le même toast : *A la réforme !* et l'on annonce que ce cri tout légal a trouvé ou va trouver de l'écho à Forges (Seine-Inférieure), à Orléans, à Saint-Ouenin, à Coulommiers, à Chartres et dans une foule d'autres centres de population !

MARÉCHAUX DE FRANCE. — Par une ordonnance royale du 17, qui n'a été insérée qu'au *Moniteur* du 20, MM. les lieutenants généraux comte Reille et vicomte Dode de la Brunerie ont été élevés à la dignité de maréchal de France. On a contesté à cette occasion au gouvernement le droit de procéder à une double nomination, le nombre maximum des maréchaux en temps de paix étant fixé à six par la loi de 1839. On a demandé aussi si le second des officiers généraux remplissait bien la condition voulue d'avoir commandé en chef. Mais ce que personne n'a mis en doute, c'est l'éclat des services de l'un et de l'autre, c'est leur incontestable mérite personnel.

— L'empereur Napoléon, pendant son règne glorieux, a nommé successivement vingt-six maréchaux de l'empire. Vingt-quatre sont morts. En voici la liste :

Bernadotte, prince de Pontecorvo (roi de Suède) ; Murat (roi de Naples) ; Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram ; Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling ; Ney, prince de la Moskowa, duc d'Elchingen ; Lannes, duc de Montebello ; Mortier, duc de Trévise ; Leleuvre, duc de Dantzick ; Kellermann, duc de Valmy ; Jourdan ; Serrurier ; Pérignon ; Brune ; Bessière, duc d'Istrie ; Davoust, prince d'Eksmühl et d'Auerstadt ; Angereau, duc de Castiglione ; Monecy, duc de Conchigiano ; Oudinot, duc de Reggio ; Macdonald, duc de Tarente ; Victor, duc de Bellune ; Suchet, duc d'Albujéra ; Gouvion Saint-Cyr ; le prince Poniatowski ; Grouchy.

Deux seulement subsistent : l'un, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, dont la promotion remonte à la création de la dignité (1804) ; l'autre, le maréchal Marmont, duc de Ragusa, promu en 1809, anorissé, comme nous l'apprend le *Journal des Débats*, à résider à l'étranger.

— Les honneurs funéraires à rendre au maréchal Oudinot sont ajournés jusqu'à l'arrivée de ses trois fils et de ses trois petits-fils qui se trouvent tous en Afrique. Le maréchal avait perdu il y a quelques années sur le sol de notre conquête algérienne un autre enfant, le second de ses fils, le comte Oudinot, colonel du 2^e de chasseurs, tué en chargeant à la tête de son régiment. La gloire se maintient, on le voit, une tradition dans la famille.

REMISES DE PEINES. — On lit dans le *Moniteur* :

« Pendant le cours de cette année, la cherté des subsistances a été l'occasion de troubles plus ou moins graves, qui ont éclaté sur plusieurs points du royaume. Partout ils ont été promptement réprimés. Une abondante récolte ayant fait cesser toute crainte de nouveaux désordres, le roi a voulu étendre sa clémence sur ceux des condamnés que le malheur des temps avait fait sortir de leurs habitus passibles. Sur la proposition de M. le garde des sceaux, Sa Majesté vient d'accorder la commutation, la réduction ou la remise entière de leurs peines à 434 individus qui avaient été frappés de différentes condamnations. »

COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE EN 1846. — L'administration des douanes vient de publier le tableau général du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères, pendant l'année 1846. Ne pouvant reproduire

les détails de ce document, nous y renvoyons nos lecteurs, et nous nous bornerons à l'extrait suivant :

tation sur l'ensemble. Ces valeurs ont donné : à l'importation, 920 millions, et à l'exportation 832 ; total, 1 milliard 772 millions, ou près des trois quarts de l'ensemble de nos affaires commerciales. Nous importons en matières industrielles et produits naturels, pour 862 millions ; en objets fabriqués, pour 58 ; nous exportons en produits naturels, pour 187 millions ; en objets fabriqués, pour 666. Les chiffres de notre commerce avec les Etats-Unis sont de 242 et 159 millions ; avec l'Angleterre, 192 et 87 millions ; avec les Etats sardes, 157 et 92 millions ; avec la Belgique, 130 et 90 millions ; avec l'association allemande, 110 et 80 millions ; avec l'Espagne, 110 et 62 millions ; avec la Suisse, 78 et 43 millions.

Après ces pays, ceux qui offrent accroissement dans notre commerce sont la plupart des pays du Nord, la Russie, la Suède, la Norvège, les villes anasiatiques ; puis l'Autriche, les Etats d'Italie, la Turquie, le Chili et le Pérou, Cuba, les Indes hollandaises et la Chine. Sur les autres pays, état stationnaire ou décroissant.

On remarque dans les résultats de la navigation un certain accroissement. Le mouvement général a compté 52,515 navires et 5,925,000 tonneaux, c'est-à-dire 335,000 tonneaux de plus qu'en 1845. Mais le pavillon étranger a obtenu une bonne part dans cet excédant.

DONS AUX PAUVRES ET AUX HOSPICES DE PARIS. — Le *Moniteur* a donné l'état des dons et legs en faveur des pauvres et des hospices de Paris acceptés pendant l'année 1846, avec les noms des testateurs et donateurs, la destination des libéralités, le montant des legs et donations en capitaux, en rentes et en objets divers.

Ces donations et legs s'élevaient, savoir : — En capitaux à 61,250 francs ; — en rentes à 565 francs ; — et en nue-propriété à 260,000 francs.

L'AMBASSADEUR PERSAN A PARIS. — Son Excellence Méhemmed-Ali-Khan est arrivé à Paris avec sa suite. Cette ambassade était depuis cinq mois et demi en voyage.

Le nouvel ambassadeur a été reçu à Orléans par M. le comte Alix Desgranges, premier secrétaire interprète du roi, envoyé à sa rencontre pour le complimenter et l'amener dans les appartements destinés à le recevoir, place Vendôme à l'hôtel du Rhin.

Mirza-Méhemmed-Ali-Khan occupait, avant son départ, le poste de ministre des affaires étrangères dont il est resté titulaire. Arrivé à la force de l'âge, la carrière brillante qu'il a fournie est moins le résultat de sa naissance que du talent qu'on lui accorda. Neveu d'Abul-Hassan-Khan, ambassadeur extraordinaire en France en 1818, il avait alors accompagné son oncle. Il a depuis consacré les souvenirs de son voyage et de son séjour parmi nous dans une pièce de vers qui a obtenu une grande vogue à la cour de Perse, et n'a pas peu contribué à nous y faire bien voir.

ALGERIE. — Le *Moniteur* n'a publié que tardivement une ordonnance royale du 11 de ce mois qui nomme M. le duc d'Annamme gouverneur général de l'Algérie en remplacement de M. le maréchal duc d'Isly, dont la démission est acceptée. Une polémique s'est engagée dans les journaux sur la constitutionnalité de ce choix et sur l'inconvénient d'un fonctionnaire irresponsable par sa naissance.

MAROC. — On lit dans le *Moniteur algérien* : « Les Hachems et les Beni-Amer, internés près de Fez, et auxquels Abd-el-Kader venait de donner la main en se portant sur Taza, ont été complètement détruits à quelques lieues de la capitale du Maroc. Des cavaliers du Magzen étaient venus les sommer de se retirer dans leur marche ; ils avaient passé outre en annonçant l'intention de s'ouvrir un passage de vive force. Cependant, afin d'éviter l'attaque probable des gours d'Abd-er-Rhaman, ils firent un détour vers le sud, et s'engagèrent dans un pâté de montagnes qui pouvait les conduire vers Abd-el-Kader. Mais les cavaliers du Magzen accoururent sur leurs traces, et persuadèrent aux Kabyles de cette contrée, ordinairement soumis à l'empereur, de faire justice d'une population tout à la fois étrangère et rebelle. L'instinct du pillage eût suffi pour entraîner les montagnards à cette exécution. »



S. A. R. Mgr le duc d'Annamme, gouverneur général de l'Algérie.



Gar de la civique de Rome.

Le commerce général de la France s'est élevé, en 1846, à 2 milliards 437 millions. Il n'y a que 10 millions d'augmen-

tion sur l'ensemble. Ces valeurs ont donné : à l'importation, 920 millions, et à l'exportation 832 ; total, 1 milliard 772 millions, ou près des trois quarts de l'ensemble de nos affaires commerciales. Nous importons en matières industrielles et produits naturels, pour 862 millions ; en objets fabriqués, pour 58 ; nous exportons en produits naturels, pour 187 millions ; en objets fabriqués, pour 666. Les chiffres de notre commerce avec les Etats-Unis sont de 242 et 159 millions ; avec l'Angleterre, 192 et 87 millions ; avec les Etats sardes, 157 et 92 millions ; avec la Belgique, 130 et 90 millions ; avec l'association allemande, 110 et 80 millions ; avec l'Espagne, 110 et 62 millions ; avec la Suisse, 78 et 43 millions.

« Quoi qu'il en soit, ces malheureuses tribus furent assaillies de toutes parts, détruites après un combat, pillées et, selon les rapports qui nous parviennent, presque entièrement anéanties. Des luyards parvenus jusqu'à Nemours ont peint ce désastre sous les plus horribles couleurs.

« A part le sentiment de compassion qui murmure en faveur des victimes, on doit considérer cet événement comme un des plus heureux qui pût survenir en Maroc dans l'intérêt de la tranquillité de l'Algérie. Non-seulement Abd-el-Kader éprouve un grand échec matériel et moral, qui recule de bien loin l'époque propice à ses desseins ambitieux contre Muley-Abi-el-Rhaman, mais nos tribus algériennes seront à jamais dégoutées, par ce terrible exemple, de toute tentative d'émigration. »

SUISSE. — Aux séances de la diète ont momentanément succédé les débats du grand conseil de Berne, qui est tout à la fois le corps législatif et le pouvoir exécutif du canton. Dès la seconde séance, l'assemblée a eu à s'occuper d'une question qui se rattache directement aux arrêtés de la diète relatifs au *Sonderbund*. Il s'agissait de l'allocation d'un crédit extraordinaire d'environ 250,000 fr. de France, demandé par le directeur des affaires militaires, avec l'approbation du conseil d'Etat, pour compléter la mise en activité du contingent de la réserve militaire. Quant aux troupes d'élite, elles ne laissent rien à désirer : dans vingt-quatre heures, vingt mille hommes bien exercés et bien équipés peuvent être mis sous les armes dans le canton.

M. Ochsenbein, qui, outre sa double qualité de président du vorort et de la diète, est en outre président du conseil d'Etat de Berne, a, dans deux discours remarquables, justifié la demande du gouvernement, en faisant ressortir la nécessité où l'on sera avant peu de recourir aux moyens coercitifs pour faire exécuter l'arrêté de dissolution. La discussion s'est terminée par le vote du crédit demandé, à la presque unanimité, cent deux voix sur cent six votants.

GRAND-DUCÉ DE TOSCAINE. — Les lettres de Florence et de Livourne rendent compte des fêtes qui ont eu lieu en Toscane. Le grand duc a fait prendre la cocarde toscane (rouge et blanche) à ses troupes, et l'a prise lui-même après avoir quitté les couleurs qu'il portait.

ROYAUME DE SARDAIGNE. — La *Gazette piémontaise* du 14 a publié la notification suivante de l'inspecteur de police : « Les populations de quelques provinces de ces Etats, voulant manifester l'affection et le dévouement qu'elles portent à leur auguste père et souverain, ont arboré des drapeaux non nationaux et adopté des rubans et des écharpes de différentes couleurs. L'intention expresse de Sa Majesté était que, dans toutes les circonstances, l'on fût seulement usagé de la cocarde et du drapeau nationaux, que les Piémontais portent avec honneur depuis huit cents ans, tout autre drapeau et toute autre cocarde sont délégués. »

Cet arrêté n'a rencontré aucune résistance.

ETATS PONTIFICAUX. — A Rome, le cardinal Ferretti n'a eu qu'à publier un arrêté pour faire cesser des cris que des souverains ou des Etats étrangers envoient par regarder comme offensants ou comme attentatoires à leur indépendance.

ESPAGNE. — Le ministère espagnol s'est enfin complété. La *Gazette de Madrid*, du 15, contient les décrets royaux par

lesquels M. Goyena, ministre de la justice, a été nommé président du conseil, et M. Cortazar ministre des affaires étrangères. M. Cortazar est un vieillard qui a été plusieurs fois président d'âge du congrès : il est membre du conseil royal (conseil d'Etat), section de grâce en justice.

Voici donc la nouvelle composition du cabinet espagnol, après l'échec du duc de Valence : M. Goyena, président du conseil et ministre de la justice ; M. Salamanca, ministre des finances ; M. de l'Escosura, ministre de l'intérieur ; le général Cordova, ministre de la guerre ; le général Rose de Olano, ministre de l'instruction et du commerce ; M. Cortazar, des affaires étrangères ; M. Sateño, de la marine.

L'*Eco del Comercio* dit que ce ministère exécutera le programme du gouvernement et fera partir de Madrid le général Narvaez.

et le total grossit, on va le voir, d'une manière effrayante à chaque nouveau dépôt de bilan. A vingt-quatre heures d'intervalle sont venues se succéder les suspensions de paiements de la maison A. Gower, Nephews et Compagnie, l'une des plus considérables de la Cité, dont le passif est estimé à quarante millions de francs ; — de la maison Sanderson et Compagnie, faisant l'escompte, dont le passif est estimé cinquante millions de francs ; — enfin de M.M. Reid, Irving et Compagnie, dont le bilan accuse, dit-on, trente-sept millions cinq cent mille francs d'engagements.

M. Gower, chef de la première de ces maisons, était directeur de la Banque d'Angleterre. Cette circonstance a amené un débat pénible dans la réunion semestrielle de cet établissement, qui a eu lieu le 16. Un actionnaire a pris la parole pour appeler l'attention de l'assemblée sur un sujet important. « Je veux parler, a-t-il dit, de l'insolvabilité de la personne qui occupait dernièrement le fauteuil dans nos réunions. Depuis dix-huit ans, sur neuf gouverneurs que nous avons élus, il s'en est trouvé six dans cette malheureuse position. Ces événements jettent un véritable discrédit sur la Banque. Autant vaudrait voir l'évêque de Londres traduire devant le magistrat sous une prévention d'escroquerie, que le gouverneur de la Banque d'Angleterre obligé de répondre aux questions de ses créanciers devant le commissaire des faillites. » Cet incident n'a pas eu de suite.

— A l'imitation de notre souscription nationale pour élever un monument à Molière en face de la maison où il est mort, les Anglais ont voulu acheter cette où Shakespeare était né. On lit dans les journaux de Londres du 16 :

« Aujourd'hui a eu lieu l'adjudication aux enchères de la maison où est né Shakespeare, à Stratford, par le ministère de M. Robins, commissaire-prieur. Une foule considérable remplissait la salle. M. Robins, avant de procéder à la vente, a adressé au public une petite allocution ayant surtout pour objet de bien établir la position du vendeur agissant comme tuteur de plusieurs orphelins amoureux. Puis il a tracé la description de la maison à vendre, qui a été occupée pendant ces dernières années par un boucher. Cette maison, a-t-il dit, est en très bon état, et elle restera encore debout pendant des siècles. Elle renferme plusieurs appartements

très-comfortables, et l'on y peut dîner fort à son aise ; moi qui vous parle, j'y ai fait un dîner des plus confortables lorsque je suis allé les voir.

« Ici, un gentleman à moustaches, que l'on dit être un Anglais, montreur de curiosités, interrompit M. Robins, et le somme de prouver que la maison qu'il vend est bien authentiquement celle où est né l'immortel poète. M. Robins répond qu'il n'a d'autre preuve à donner que la notoriété et la tradition. Il est constant que le père de Shakespeare demeurait dans cette maison ; que le poète lui-même y est né et y a passé la plus grande partie de sa vie.

« C'est en 1806 que la maison passa des mains des descendants de Shakespeare à celles des possesseurs actuels. Shakespeare avait laissé la maison à sa sœur, mariée à un M. Hart, et les propriétaires, jusqu'en 1806, furent toujours connus sous le nom de Hart-Shakespeare.

« Ici, quelqu'un dans la foule s'écria : « J'en offre 5,000 guinées (25,000 fr.). »



La place du Grand-Duc, à Florence, le 5 septembre 1847, d'après un dessin de M. Levasseur.

PORTUGAL. — La situation du Portugal, les actes de violence, les meurtres qui se commettent de toutes parts sont plus que jamais de nature à faire regretter aux puissances signataires du protocole de Londres l'appui qu'elles ont prêté à cet odieux régime. *Le Morning Post* dit :

« Les dernières correspondances de Lisbonne, du 9 septembre, se résument ainsi : Les vaisseaux de guerre anglais sont toujours dans le Tage. A Lisbonne tout est morne et misérable ; peu ou pas de commerce, et désespoir général. »

Tous les partis étaient occupés, à cette date, des élections ; mais la fraude la plus éhontée s'était glissée dans la confection des listes. Le maréchal Saldanha et le duc de Terceira avaient rompu avec les Costa-Cabral. — On venait d'apprendre que de nouveaux assassinats avaient été commis à Oporto.

ANGLETERRE. — La place de Londres est chaque jour érasée par une faillite énorme et nouvelle. Le chiffre des sinistres s'élevait il y a quinze jours à près de deux cents millions ; mais maintenant est venu le tour des maisons les plus considérables,

consommer sa liste civile. Les soins de propreté, les appels, les carées intérieures réclament le peu d'instants dont l'exercice, le tir à la cible, les évolutions de ligne et les revues lui laissent la disposition. Le véritable passe-temps du soldat au camp, ce sont les grandes manœuvres et la petite guerre. Il en attend le beau jour, il s'y prépare avec joie, son cœur bat, son imagination s'enflamme, le conscrit surtout éprouve quelque chose des émotions de la première affaire et du premier coup de feu. Il faut voir son ardeur et sa gaieté quand vient l'ordre du quartier général de mettre la petite armée en mouvement et de se porter au point d'attaque. Ces jours-là le soldat se grise... de l'odeur de la poudre. Il est parfois difficile de l'arrêter ; son imagination s'exalte facilement, et si la sollicitude des chefs ne calme l'impétuosité guerrière, plusieurs de ces braves traiteraient leurs concitoyens comme des Prussiens de bon aloi et des Cosaques de Crimée.

On conte à ce sujet qu'à l'époque du camp établi à Compiègne pendant la restauration, et sous le commandement du général de La Rochejaquelein, madame de La Rochejaquelein avait mis son château à la disposition d'une division offensive le jour d'un engagement. Il avait été bien convenu qu'on se bornerait au simulacre d'attaque et de pillage ; mais

telle fut l'ardeur de la lutte, assaillants et défenseurs se montrèrent si acharnés et prirent si bien leurs rôles au sérieux, que le château s'en ressentit et s'en ressent encore. Dernièrement encore, à Metz, plusieurs soldats, prenant au sérieux les répétitions de guerre, blessèrent plusieurs de leurs camarades qui étaient supposés *Pennemi*.

S'il faut en croire les vieilles traditions militaires des camps de plaisance, les petites guerres de l'ancien régime offrirent des exemples de la même ardeur. Lorsqu'en 1759, Louis XV, à propos d'une chasse et d'une grosse bête manquée dans la forêt, ordonna la formation d'un camp et la con-

struction d'une redoute, que les régiments de Bourbonnais et de Gondrin allaient assiéger, et que Royal-Artillerie devait défendre, on publia des bulletins où le prince commandant (un comte d'Eu) était élogié de son courage ; on ajoutait que le regard du roi animait tellement les troupes, qu'elles finirent par y aller *bon jeu bon argent*. Pour faire prendre le change à leur bouillante valeur et la satisfaire en même temps, on avait simulé des meurtres et parodié une boucherie. Le jeu d'une mine intelligente faisait sauter en l'air des jambes et des têtes de bois, et on ramassa sur le champ de bataille une centaine de mannequins et d'autom-

sortirons enfin avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire tambours battants, mèche allumée, drapeaux déployés, le fusil sur le bras, balle en bouche, et huit pièces de canon attelées. Signé : Charles de Bourbon, comte d'Eu. » Faut-il ajouter que sur cette demande d'une capitulation fictive s'engagea un débat très-réel, auquel mit fin l'arbitrage royal. Les assiégés demandaient huit pièces de canon ; le roi n'en accorda que deux. Détail digne de Francini ! On ne pouvait pas toujours jouer à *course le cerf*, et l'on jouait au soldat.

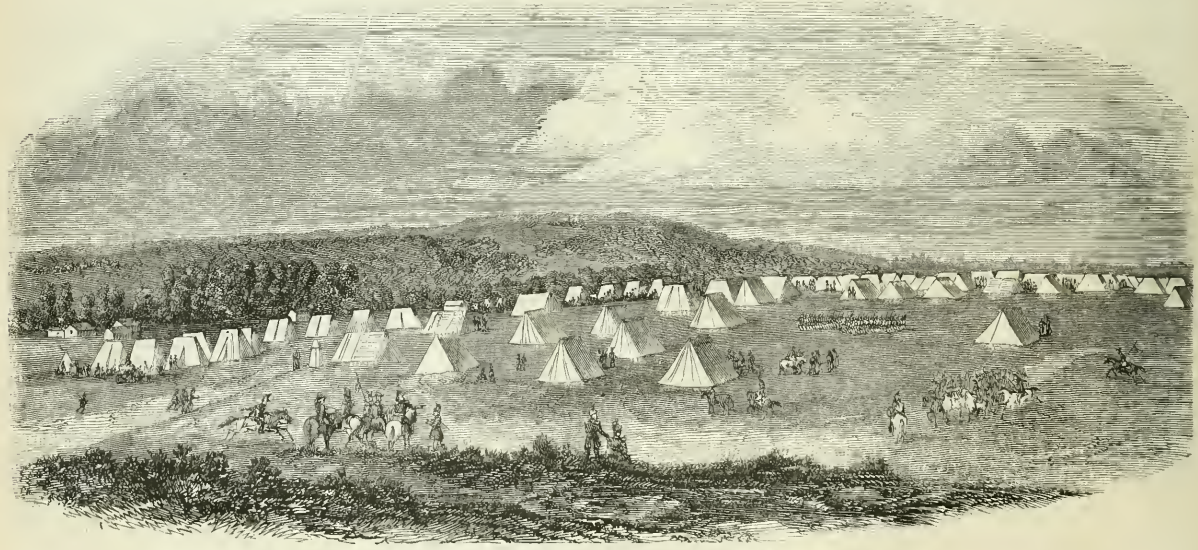
Et pour revenir à notre camp de Compiègne d'aujourd'hui, nous nous en rapportons au *Moniteur* et autres feuilles quotidiennes qui sauront bien vous en transmettre les détails officiels ; ensuite, nous avons pensé qu'au lieu de relire une seconde fois le récit, ce qui constitue une occupation parfaitement monotone, il vous conviendrait mieux, très chers lecteurs, de voir le camp lui-même et de le tenir sous la main, croqué, dessiné, exposé par tous ses bouts et sous toutes ses laces. Vous vous disposez peut-être au voyage ; à quoi bon désormais ? Voici le camp tout entier sous vos yeux, les chefs, les soldats, les hommes, les chevaux ; avec un peu de bonne volonté, vous pourrez entendre les clairons et les fanfares ; ici les baraques, ailleurs les lignes en bataille ; l'éclair lui, le canon tonne, les combattants se heurtent ; assurément, vous n'en verriez pas davantage sur le terrain de ces grands combats, et même vous en verriez un peu moins. Car, qu'est-ce qu'une bataille, même la véritable ? une suite de détonations et un nuage de fumée, au fond duquel les plus heureux et les mieux placés pour bien voir distinguent tantôt un bout de drapeau, ailleurs une épauvette, ailleurs une tête en bas ou des jambes en l'air. Mais, heureusement, vous n'avez ici que la copie exacte du simulacre ; libre à vous de tourner et de retourner le joujou



Camp de Compiègne. — Poste avancé de cavalerie, d'après un dessin de M. Sorieul.

tes. Comme complément à cette plaisanterie exécutée avec armes et bagage, on y ajouta l'enfantillage d'un bulletin de conquête et d'une capitulation dont voici les principaux articles : « Les bourgeois de la place ne seront pas molestés et on les laissera libres dans l'exercice de leur religion ; — les déserteurs ne seront point recherchés ; — les malades et les blessés seront sous la sauvegarde des vainqueurs ; — il sera accordé quatre chariots couverts pour emporter les meubles et autres effets des assiégés sans qu'il soit permis d'y regarder, et l'on fournira quatre carrosses pour plusieurs dames de condition qui se trouvent enfermées dans la place. Nous

et les fanfares ; ici les baraques, ailleurs les lignes en bataille ; l'éclair lui, le canon tonne, les combattants se heurtent ; assurément, vous n'en verriez pas davantage sur le terrain de ces grands combats, et même vous en verriez un peu moins. Car, qu'est-ce qu'une bataille, même la véritable ? une suite de détonations et un nuage de fumée, au fond duquel les plus heureux et les mieux placés pour bien voir distinguent tantôt un bout de drapeau, ailleurs une épauvette, ailleurs une tête en bas ou des jambes en l'air. Mais, heureusement, vous n'avez ici que la copie exacte du simulacre ; libre à vous de tourner et de retourner le joujou



Vue du camp de Compiègne. — Camp d'Orléans, d'après un dessin de M. Sorieul.

dans tous les sens, à votre aise et à vos heures, sans déplacement, sans fatigue, et à l'abri de la furie française de nos braves tourlourous.

Autre particularité militaire : un journal, probablement mal informé, déclare que Bou-Maza reçoit du gouvernement français un subside annuel de dix huit mille francs, et qu'il est logé dans un appartement dont la location ne coûte pas moins de quatre mille francs. En outre, un garde municipal le sert comme domestique, un agent de police lui tient lieu de garde du corps, un employé de la guerre est attaché à sa personne comme secrétaire interprète et *cic-*

rone. S'il en est ainsi, le jeune réfugié aurait trouvé, sans coup leir, ce bâton de maréchal que pas un de nos soldats d'Afrique n'a pu encore faire sortir de sa giberne. Pendant que d'une main notre gouvernement domie la pâture aux enfants du désert, il communique les lumières d'Europe à la reine Pomaré. Il vient de lui expédier coup sur coup des orgues de Barbarie et un professeur d'arithmétique, du vin de Champagne et nos arts d'agrément. On a su, par le dernier arrivage des îles Marquises, que Pomaré réclamait de la France l'envoi d'un diplomate qui sût danser. Avis aux cornacs sans emploi. Cette reinette n'estime peut-être pas très-

fort notre politique, mais elle fait le plus grand cas de no re entraclia.

Pendant que nous nous livrons à ces expéditions, nos voyageurs-naturalistes nous gratifient de quelques envois dangereux et difficiles à apprivoiser. Il ne s'agit pas des deux girafes récemment admises au jardin du Roi et qui s'y acclimatèrent difficilement, mais d'un onagre que l'on dit méchant comme un feu rouge, et qu'on tient au secret pour lui former le caractère et lui apprendre à vivre. Notre grande collection naturelle vient de s'enrichir par la même occasion de quelques crocodiles empaillés dont les gardiens se louent

beaucoup. Dans ce moment on déballe une collection d'ibis et de calachots. Une lionne arrive également de l'Afrique, cette terre des bêtes les plus dramatiques. On sait que l'entrée, au jardin des Plantes, de la compagnie du roi des animaux ne se passe sans un certain cérémonial. Le directeur revêt son frac d'institut avec verdurette, et la remise de la noble étrangère, qui va devenir française, a toujours lieu avec une certaine pompe ; nous ne sommes plus dans ces temps mal appris où le gardien d'une résidence impériale, le colonel D....., gouverneur de Fontainebleau, chargé d'y recevoir le vénérable Pie VII, s'avisait de donner cet étrange récépissé. « Reçu un pape en bon état. »

Il ne faudrait pas croire néanmoins que cette semaine ait été consacrée tout entière aux fêtes du règne animal ; elle a vu aussi quelques cérémonies végétales. La Société d'horticulture a distribué ses récompenses ; c'était un grand concours ouvert entre les fleurs et les fruits, et les légumes eux-mêmes : ont eu leurs lauréats. La foule se presse toujours à cette exhibition où sont étalés les plus beaux produits indigènes ; c'est un mélange de fleurs charmantes et de noms érudits ou d'un vocabulaire trivial. Les magnolias, les pivions, les rhododendrons, les aloès et les cactus confondent leurs tiges et leurs parfums côte à côte de la poire vulgaire et de la mo-

deste pomme de terre. Plus que jamais cette année nous avons pu admirer les merveilles de la greffe et les miracles du semis. Quel éclat, quelle abondance ! On ne savait qu'admirer le plus, la fraîcheur des plantes ou le grain et le velouté des fruits. Nous en avons encore l'eau à la bouche. Combien les ombres des Van-Mons et des Soulange-Bo-

Paris. La population de la capitale, dont le chiffre, selon le dernier recensement, est aujourd'hui de 1,035,897, ne s'élevait en 1841 qu'à 955,261. A la vue de cet accroissement prodigieux pour le court espace de six années, on se demande dans quelle proportion les douze arrondissements y ont pris part. C'est dans les premier, deuxième et huitième arrondissements que l'augmentation a été la plus sensible. Les nouvelles constructions exécutées dans ces quartiers expliquent l'élévation croissante du nombre de leurs habitants. Le troisième arrondissement, plus circonscrit sur trois points, n'a pas étendu que vers le faubourg Poissonnière ; il a gagné seulement 4,879 habitants. Cans le quatrième, qui ne laisse aucune place à des constructions nouvelles, la population s'est accrue à peine d'un vingtième. La douane et les maisons qui s'élèvent aux environs ont placé le cinquième arrondissement dans des conditions plus favorables, ainsi pour les sixième, septième et neuvième, dont la population



Camp de Compegue. — Poste avancé d'infanterie, d'après un dessin de M. Sorieul.

din, ces ardents propagateurs du jardinage doivent se réjouir à la vue de cette magnifique récompense de leurs travaux et de leurs efforts.

Puisque nous voilà redevenus tout à fait sérieux, c'est le cas de donner place ici à un petit renseignement statistique dont la mention revient naturellement à un *Courrier de*

s'est accrue d'un quinzième, d'un dixième, et le dernier d'un huitième. Enfin, il résulte de ce relevé que les trois arrondissements de la rive gauche, de ce côté mort de la capitale, ainsi que le désignent les statisticiens, ont pris une part également fort active à cet accroissement général ; ils se sont accrus depuis 1841 de 25,000 habitants. Pour peu que ce



Camp de Compiègne. — Les dragons mettant pied à terre et s'emparant du village de la Chelles, d'après un dessin de M. Sorieul.

mouvement d'ascension se maintienne dans la même proportion, avant un demi-siècle la population de la capitale se trouvera doublée, et elle n'aura plus rien à envier aux ruches humaines les plus peuplées, à ces cités babyloniennes de la Chine et du Japon.

Bienheureuse semaine, dans laquelle le ciel a voulu join-

dre ses curiosités aux enchantements de la terre : la capitale a eu le spectacle d'une aurore boréale, en attendant l'éclipse dont la représentation aura lieu prochainement.

Quant à la petite chronique, le *Constitutionnel* ressuscite avec son légume habituel l'histoire déjà ancienne de cet Anglais qui, ayant perdu sa femme devant un cabinet de curi-

sités qu'il contemplait trop avidement, s'en alla la réclamer chez le commissaire de police. Cette naïveté rappelle celle de ce directeur de spectacle qui mettait sur son affiche : « Le mari qui aura perdu sa femme dans la foule, pourra la réclamer au bureau des canons. » L'historiette du grand journal revient légitimement au bureau des canards.

dehors ; il les arma de sabres, de fusils, de piques, de pistolets ; il leur distribua des cartouches. Le plomb manquant, il

caout tourna brusquement sur lui-même comme sur un pivot, et vint passer à quelques centimètres seulement du canon échoué, qui, un instant après, flottait de nouveau sans avarie grave au pied de la cascade sur les eaux du fleuve. La quatrième embarcation fut moins heureuse : elle chavira, mais personne ne périt.

Le lendemain, au point du jour, on signala une pirogue à l'avant. Cette pirogue était montée par des Indiens qui luyaient en faisant force de rames. M. Weddell, montant l'embarcation la plus légère, fut chargé de les poursuivre. Pendant longtemps, en dépit des efforts de ses rameurs, il ne put que conserver la même distance ; mais, arrivé à un rapide que les Indiens avaient tourné, il y lança résolument son canot, et, par une manœuvre aussi heureuse qu'habile, il vint les arrêter au passage. Comme ils faisaient mine de vouloir se défendre, il prit son fusil et les coucha en joue, en donnant l'ordre à ses hommes de l'imiter. A la vue de ces armes menaçantes dirigées sur eux, ils se jetèrent à genoux et agitèrent au-dessus de leurs têtes des bananes et d'autres fruits. C'étaient des Chambias. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'un simple morceau de ficelle, et ils se servent de ce bizarre costume d'une façon si étrange que la plume se refuse absolument à décrire ce que le crayon n'oserait jamais montrer. Avertis de l'arrivée prochaine de l'expédition, les chefs de leur nation les avaient envoyés en éclaireurs à sa rencontre, et ils s'étaient avancés prudemment jusqu'à deux journées de leur village. Sans la présence d'esprit et le courage de M. Weddell, ils parvenaient à s'échapper. Du reste, M. de Castelnau les renvoya après les avoir interrogés et leur avoir fait quelques présents.

Nous renaçons à décrire avec détail l'arrivée de la petite flottille au village des Chambias, les inquiétudes de M. de Castelnau et de ses compagnons en voyant, selon leurs expressions pittoresques, les deux rives du fleuve rouges d'Indiens armés et peints de la tête aux pieds, les mesures énergiques et prudentes qu'ils se virent obligés de prendre pour se débarrasser sans effusion de sang de visiteurs trop nombreux, trop incommodes et trop menaçants ; bornons-nous à constater que la paix ne fut pas troublée, et que ces Chambias se montrèrent beaucoup plus accommodants qu'ils n'en avaient l'air. Leur curiosité était d'ailleurs fort légitime ; c'était la première fois qu'ils voyaient des hommes blancs. Ils manifestèrent une violente passion pour les miroirs, dans lesquels ils se regardaient en se faisant mille grimaces. Mais de tous les objets inconnus que leur apportaient ces représentants de la civilisation européenne, celui qu'ils préfé-

rents sont des espèces de mannequins recouverts de plumes de haras qui leur cachent, ainsi qu'on peut le voir, toute la



M. le comte de Castelnau.



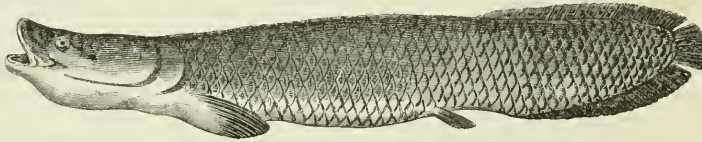
Voyage dans l'Amérique du Sud. — Katama.

fit retirer les balles qui étaient attachées aux filets pour s'en procurer, et, toute vérification terminée, il constata, à son grand contentement, qu'ils avaient six mille coups de fusil à tirer. Mais, tandis que les périls si bien prévus semblaient fuir en quelque sorte devant lui, il faillit périr victime d'un accident auquel il n'avait nullement songé. Au delà de l'extrémité septentrionale de l'île Baunanal, l'Araguay se resserre et forme plusieurs cascades, ou rapides, assez dangereuses à franchir, surtout pour des hommes qui n'ont jamais navigué sur cette rivière. M. de Castelnau, qui donnait toujours l'exemple, s'était engagé le premier dans un de ces rapides. Il y resta comme accroché. Les matelots faisaient, ainsi que lui, des efforts inutiles pour le remettre à flot, lorsqu'ils aperçurent la seconde embarcation commandée par M. d'Osery, qui, n'ayant pu être retenue à temps, descendait sur eux avec la rapidité d'une flèche. S'il les deux barques se heurtaient, les trente personnes qui les montaient périssaient dans le fleuve, sans qu'il fut même possible d'essayer de les secourir. Il y eut alors un de ces moments d'angoisse qu'on comprend, mais que l'on ne décrit pas. Le canot qui descendait se dirigeait en ligne droite sur celui qui était échoué ; il semblait impossible, tant le passage était étroit, tant le courant était rapide, qu'il ne le brisât pas en morceaux en se fracassant avec lui dans l'abîme. Déjà il le touchait presque, déjà

rent fut le tambour. Au plus léger roulement ils accouraient en masse, et, se prenant par le bras, ils gambadaient comme

partie supérieure du corps. Ils passent pour sacrés, car on les conserve soigneusement dans un temple formé de feuilles de palmier, et devant lequel veille incessamment une sentinelle armée. Si une femme a le malheur de les apercevoir, elle est immédiatement mise à mort. Un des chefs consentit à en vendre un à M. de Castelnau en échange d'armes qui excitaient vivement sa convoitise ; mais il ne le livra que la nuit, avec les plus grandes précautions. Au dernier village des Chambias, M. de Castelnau trouva quatre chrétiens, un nègre et trois Brésiliens, qui y étaient détenus depuis deux ans environ. Sur leur demande, ils les ramena avec lui à Goyaz.

L'expédition était parvenue sans accident au fort San-Juan-das-Duas-Barras, élevé à la jonction de l'Araguay et du Tocantim. Mais la remontée du Tocantim ne devait guère ressembler à la descente de l'Araguay. Les cinquante hommes qui gardaient le fort San-Juan-das-Duas-Barras étaient à demi morts de faim. Depuis plus d'un mois, ils ne se nourrissaient que de crocodiles. Loin de fournir des provisions à l'expédition, ils lui en demandèrent. Il n'y avait plus ni gibier, ni poisson : les Indiens Chavantes et Charentes, qui infestent ce pays, avaient tout détruit. Les vivres emportés de Salinas ne tardèrent pas à s'épuiser, et bientôt la faim se fit sentir. Plus les rumeurs perdaient leurs forces, plus le fleuve devenait rapide. A chaque instant un homme tombait évanoui, faute d'aliments. Un jour, on prit une énorme tortue ; mais, si grosse qu'elle fut, on la dévora tout entière en quelques heures, et les rumeurs, de plus en



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Pirarucu (*Iastis gigas*), poisson de la rivière d'Araguay.



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Nids de termites ou fourmis blanches, sur la route de la Mantiguira (Brésil).

M. de Castelnau échangeait avec M. d'Osery un dernier regard d'adieu, quand le pilote du canot descendant imprima au gouvernail un mouvement si violent et si habile, que ce

des insensés. Soit reconnaissance, soit orgueil, ils donèrent à leurs hôtes une représentation extraordinaire de leur célèbre danse des bonnets que représente notre gravure. Ces bon-

un repas. Un autre jour, une barque qui descendait consentit à vendre quelques livres de viande desséchée ; mais cette ressource ne dura pas longtemps, et les rameurs, de plus en

plus affamés, s'insurgèrent. Il fallut, pour les faire rentrer dans le devoir, les menacer de les abandonner aux terribles Chavantes, qui suivaient l'expédition en l'épiau. Quelques jours de plus, et tous les membres de l'expédition, hors d'état d'avancer et de se défendre, eussent été infailliblement pris et dévorés par les Chavantes. Enfin, quand ils étaient réduits à la dernière extrémité, ils arrivèrent chez une tribu d'Apiragés, Indiens qui ne sont pas anthropophages, et qui cultivent le manioc et le bananier. Ce fut là que M. de Castelnau acheta, moyennant un fusil, un jeune Indien nommé Katama, qui l'a suivi dans tout son voyage, et qu'il a ramené avec lui en France. Katama a aujourd'hui près de dix ans. Son père l'avait vendu à son oncle pour le punir d'avoir tué une poule. Nous ne dirons rien de sa figure, puisque nous publions son portrait. Il a un caractère fort doux et une intelligence remarquable à certains égards. Il parle assez couramment le français, le portugais et l'espagnol. Il serait à désirer que M. le ministre de l'instruction publique lui fit donner, aux frais de l'État, une éducation complète.

M. de Castelnau avait retrouvé au poste de Porto impérial les mules qu'il y avait envoyées de Goyaz et il revint à Goyaz par terre en traversant la contrée habitée par les Caloueros. Si ces féroces anthropophages n'osent pas l'attaquer ouvertement, ils le suivent pas à pas, sans l'espoir de la surprendre en détail. Heureusement cet espoir fut trompé. Toutefois, les ruines encore récentes de magnifiques plantations que M. de Castelnau rencontrait de distance en distance lui prouvèrent qu'ils se consolaient aisément de cette déception. Tel est, presque partout, la situation de l'Amérique du Sud. La race indienne, de plus en plus nombrueuse et de plus en plus forte, repousse incessamment vers la mer la race portugaise et la race espagnole. Il y a, il est vrai, une garnison de huit cents hommes à Goyaz, mais ces vaillants soldats ne sont occupés qu'à escorter les processions dans l'intérieur de la ville.

Il nous faudrait, on le comprend sans peine, les trois volumes que M. de Castelnau consacra à sa première traversée de l'Amérique du Sud pour raconter tous les incidents curieux et toutes les découvertes intéressantes de cette partie de son voyage. Or, c'est à peine s'il nous reste la place suffisante à la nomenclature toute sèche des principaux pays qu'il a visités. De Goyaz, M. de Castelnau s'était rendu à Cuyaba; de Cuyaba, il alla d'abord explorer le district des diamants, et reconnaître les sources du Paraguay et de l'Arinos; puis, s'étant embarqué sur la rivière du Cuyaba, il descendit par le San-Lorenzo et le Paraguay jusqu'à un fort Bourbon, par où il comptait pénétrer dans le Paraguay; mais la permission qu'il avait demandée de visiter cet Etat, fermé depuis si

longtemps aux étrangers, lui fut refusée, et il dut remonter le fleuve qu'il venait de descendre. Dans un de ses rapports

plades indiennes fort peu connues, les Guanos, les Guaycurus, et les Guatos, et d'explorer les grands lacs d'Uberava et de Gaiva, ainsi que la région des Xarayes, qui n'avait pas encore été visitée par des Européens. Les Guatos surtout excitèrent son intérêt: « Vivant toujours dans leurs progones longues et étroites, dit-il dans son rapport, leur seule occupation est la pêche et la chasse du jaguar; ils vont nus, à l'exception d'une pièce de toile dont ils se ceignent les reins; leurs cheveux sont relevés et attachés sur le sommet de leur tête, et ils portent à leurs oreilles des bouquets de plumes de perroquet ou de la belle spatule rose. Chaque Guato a de trois à douze femmes, et comme ils sont d'un naturel très-jaloux, ils vivent toujours par familles séparées et ne se réunissent qu'une fois par an, pendant trois jours, dans un lieu déterminé l'année précédente par les chefs... De grands yeux bien ouverts avec de longs cils, un nez aquilin et admirablement bien fait, une longue barbe noire, et leurs jambes d'une manière peu académique. » Autant les Guatos sont craintifs et doux, autant les Guaycurus sont hardis et féroces. Un vieux chef raconta à M. de Castelnau la légende suivante: « Lorsque le Grand Etre fit toutes choses, il donna à chaque peuple un apanage: le Guaycuru seul fut oublié cause de sa perversité: celui-ci, voyant l'abandon dans lequel on le laissait, parcourut à cheval la grande Pampa pour y chercher le Créateur et lui porter ses plaintes, mais il ne rencontra que le caracara (oiseau de proie), qui lui dit: « Ton lot est de tuer et de voler! » Le Guaycuru, en tua le caracara. Depuis il a toujours suivi son conseil. »

au ministre de l'instruction publique, il cite plusieurs exemples curieux de l'ignorance des habitants du fort Bour-

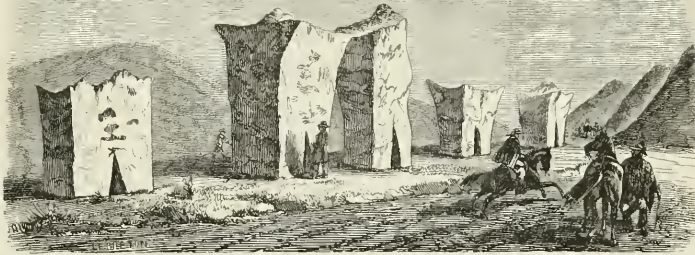
feraient une des plus belles races d'hommes si leur habitude d'être constamment accroupis dans un canot n'avait arqué

leurs jambes d'une manière peu académique. » Autant les Guatos sont craintifs et doux, autant les Guaycurus sont hardis et féroces. Un vieux chef raconta à M. de Castelnau la légende suivante: « Lorsque le Grand Etre fit toutes choses, il donna à chaque peuple un apanage: le Guaycuru seul fut oublié cause de sa perversité: celui-ci, voyant l'abandon dans lequel on le laissait, parcourut à cheval la grande Pampa pour y chercher le Créateur et lui porter ses plaintes, mais il ne rencontra que le caracara (oiseau de proie), qui lui dit: « Ton lot est de tuer et de voler! » Le Guaycuru, en tua le caracara. Depuis il a toujours suivi son conseil. »

bon: un d'eux lui demanda un jour si la France n'était pas située vers les sources du Paraguay, et si le roi de France

profitait de la leçon, ramassa une pierre et en tua le caracara. Depuis il a toujours suivi son conseil. »

M. de Castelnau avait remonté le Paraguay jusqu'à Villamaria. En reprenant sa route, il gagna Matto-Grosso, quitta le Brésil et son escorte à Castelbasco, entra dans la Bolivie, visita successivement plusieurs missions jadis célèbres, avant d'arriver à Santa-Cruz de la Sierra, ville peuplée presque entièrement de femmes, la majeure partie des hommes ayant été tués dans les guerres civiles; puis il passa les Andes, et, à part deux ou trois petites excursions de peu d'importance, il se rendit à Lima aussi directement que possible en traversant les villes de Clurquisea, Potosi, Oruro, la Paz, Arequipa et Islay, petit port de l'océan Pacifique, où il s'embarqua. Il arriva dans la capitale du Pérou environ trois ans après avoir quitté la capitale du Brésil. Il avait fait près de quatre mille lieues. Une masse énorme de renseignements nouveaux sur la géographie et l'état politique, moral, intellectuel et économique des vastes contrées de l'Amérique du Sud, qui forment aujourd'hui le Brésil, la Bolivie et le Pérou; des ob-



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Monuments antiques élevés par les Incas, à Ancacato, dans les Andes (Bolivie).



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Danse des Bonnets chez les Chamboas (Brésil).



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Les îles de Chincha ou du Guano (Pérou).

qu'il avait demandée de visiter cet Etat, fermé depuis si

n'était pas aussi empereur de la Chine. Ce fut dans cette excursion qu'il eut l'occasion d'observer de près plusieurs pen-

économique des vastes contrées de l'Amérique du Sud, qui forment aujourd'hui le Brésil, la Bolivie et le Pérou; des ob-

Modes.

Un chapeau de crêpe lisse rose, brodé de soie rose et orné d'une plume aigle rose nouée de marabouts; une robe en taffetas blanc recouverte d'un châle-mantelet en dentelle noire; une coiffure en tire-bouchons roulés et relevés sur l'oreille; une robe à ceinture longue en taffetas-foULARD écossais rose sur fond blanc, dont le corsage est revêtu d'un canezou à manches en mousseline brodée, garni d'un col et d'un jabot en valenciennes;

Enfin, un chapeau en paille de fortes tresses, garni et doublé de rubans de taffetas blanc; une robe en tarlatane garnie de petite dentelle, avec un surtout en taffetas bleu;

Voilà les seules nouveautés pour femmes et petite fille que nous ayons pu rassembler cette semaine sur les bords du lac d'Englilien, puisque c'est dans la banlieue qu'il faut aller chercher aujourd'hui la portion de Paris élégant à laquelle les occupations et les affaires ne permettent pas les pérégrinations lointaines; et puis, il faut bien le reconnaître, le mois de septembre avancé ne permet les étoffes légères que de rares intervalles; et quelques matines humides, quelques soires froides font sentir la nécessité des étoffes plus molles et plus chaudes. C'est le moment du triomphe des redingotes, devenues l'in-



dispensable vêtement du matin comme du soir. En taffetas unis, de toutes couleurs, très-montauts, avec un petit collet droit destiné à soutenir le col de dentelle ou de mousseline brodée, la redingote doit être ornée simplement soit de ruches en étoffe pareille, soit de choux ronds composés de bandes de ruches découpées en chicorees, posées le long du corsage et de la jupe.

Moins sévère le soir, les femmes la portent pour le dîner et pour de petites soirées; mais décolletée et plus coquette d'ornements, par exemple, avec garniture posée soit en tablier, soit de côté, ce qui est encore plus élégant; enfin, la redingote conservera d'autant plus longtemps sa vogue, qu'elle se prête avec une merveilleuse facilité à tous les ornements dont on veut l'enrichir.

Pour le voyage et les promenades du matin et du soir, le taffetas est à l'ordre du jour; quelques femmes le recouvrent encore par un châle de tricot de Berlin ou de guipure de laine; nous leur en conseillons l'abandon pour revenir aux paletots larges, non ajustés, à manches, bordés de dentelle noire, et aux surtout de taffetas garnis d'un ou de deux volants découverts.

La lingerie est un des grands luxes de la campagne, et parmi toutes ses nouvelles créations, nous avons remarqué chez mademoiselle Popelin-Ducarré un fichu en tulle blanc faisant pélerine par derrière et formant une pointe qui se croise à la ceinture pour redescendre ensuite sur le devant de la jupe; ce fichu se compose de trois dentelles posées à plat dans tout son contour et se réunissant à la pointe; une dentelle plus haute forme volant sur le bord extérieur; sous ce volant sont fixées deux manches courtes composées aussi de deux petits volants

de dentelle; ce fichu à manches se marie très-bien avec les robes décolletées en foulard et en gaze de soie.

Le chapeau affecte chaque jour une tendance plus puritaine; ce n'est qu'avec timidité que se montrent quelques capotes ornées de plumes ou de fleurs au milieu des chapeaux de paille de riz à larges tresses, des pailles suisses cousues et des pailles d'Italie qui ne portent pour tout ornement qu'un nœud de ruban des plus simples.

Les modes d'hommes ont peu varié; les costumes complets en coutil de fil blanc ou en nankin, recherchés à la campagne pendant le jour, sont remplacés, pour les visites, par des redingotes de drap mélangé, à jupe courte et à revers croisés, et pour le dîner, par des habits à basques courtes et arrondies à la française; les gilets sont toujours très-longs et à pointes; les pantalons larges, sans dessous de pieds, flottent librement sur des bas de soie chinée ou rayée et recouvrent des souliers en cuir verni à petits talons; les chapeaux se portent indistinctement gris ou noirs; enfin, les cravates à large nœud sont remplacées par des cravates de demi-toilette en soie croisée à carreaux écossais ou à petites fleurs sur fonds unis, s'ajustant au cou au moyen d'une simple rosette.

Un chapeau de feutre gris, une veste de cachemire brodée en soutache et bordée d'un galon de soie, un pantalon de coutil blanc, des brodequins-guêtres en peau de chamois à bouts de cuir verni, forment le plus élégant costume de campagne pour un jeune garçon.

Une petite fille sera charmante avec une robe blanche à tablier, revers et pélerine brodés de broderies anglaises, et chaussée de souliers à l'anglaise.

Principales publications de la semaine.

HISTOIRE.

Géographie départementale, classique et administrative de la France, comprenant, etc., etc., publiée sous la direction de M. BADEL et de M. QUANTIN. Département de l'Aube. Un vol. in-12 de 276 pages, avec une carte. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Géographie physique, historique et politique de la France, par EMILE DE BONNECHOSE, avec 18 cartes coloriées représentant la formation successive du royaume. In-8 de 116 pages. — Paris, Firmin Didot.

Bibliothèque de poche, par une société de gens de lettres et d'érudits. — Curiosités des traditions, des moeurs et des légendes; par LUDOVIC LALANNE. Un vol. in-18 de 480 pages. — Paris, Paulin.

Histoire de l'Église vaudoise depuis son origine, et des Vau-

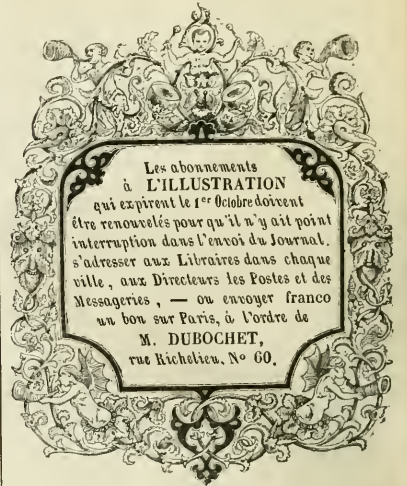
dois du Piémont jusqu'à nos jours. Avec un appendice contenant les principaux écrits originaux de cette église, une description et une carte des vallées vaudoises actuelles, et le portrait d'Henri Arnaud; par ANTOINE MONASTIER. 2 vol. in-8 de 752 pages, avec un portrait et une carte. — Paris, Delaty.

SCIENCES ET ARTS.

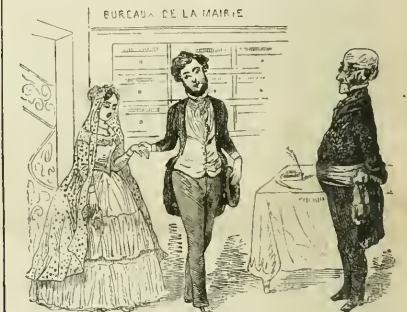
Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 49^e et 50^e livraisons. *Mécanique*. — Machines. (Première partie). Traité 4. Signé: LEON LALANNE, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées. — *Statistique de la France*. — *Territoire, population, finances*. Traité 40. Signé: L. WOLOWSKI. In-8 de 52 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Traité des reconnaissances militaires, comprenant la théo-

rie du terrain et la manière de reconnaître un pays dans son organisation et ses produits; par M. A. CHATELAIN. Tome 1^{er}, partie théorique. Un vol. in-8 de 700 pages, avec 4 planches. — Paris, Dumaine.



Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
L'Amour est un enfant trompeur.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

LAFLÈCHE, LUXEMBOURG; — LAGUAIRA (Amérique du Sud), DAUTE, agent du *Correo de Ultramar*; — LA HAVANE (Amérique du Sud), EDMOND MELAN, agent général pour l'île de Cuba; LA HAYE (Hollande), DOORMAN, VAN DEN BERG, VAN STOCKUM; — LAON, HERIZ, MARCHAL; — LA ROCHELLE, BOUTET, CAILLAUD; — LAUSANNE (Suisse), FELGER; — LAVAL, FEILLE GRANDEPÈRE, GODBERT; — LEITZIG (Saxe), BROCKHAUS et AVENA-RIUS, MICHELSEN, WEBER; — LIÈGE (Belgique), DESOER; — LILLE, BEGUIN, CASTAUX, DUBIFX, PUTSAYE, VANACKÈRE; — LIMOGES, MARMIGNON; — LISBONNE (Portugal), SILVA; — LISIEUX, RENAUD; — LONDRES (Angleterre), DELAUL, HALL, SMITH, THOMAS JOSEPH, THOMAS WILLIAM; — LONS-LE-SAULNIER, MARCHÉBAT; — LORIENT, GONNET, LEBLANC, LASSART, FELTER; — LUNÉVILLE, GIBBERT; — LUXEMBOURG, BECH, HOFFMANN; — LYON, AVOINE, BOIREAU, GIRARDIER, GUILBERT et DORÉZ, GUYMON, MIDAN, NOUTRIER.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE fils et Compagnie, rue Demitette, 2.